

LA VIE
D'UN HOMME
INCONNU

ANDREÏ MAKINE

LA VIE
D'UN HOMME
INCONNU

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-098296-2

© Éditions du Seuil, janvier 2009,
à l'exception de la langue russe

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

I

Un soir, installés dans une luge, ils jouèrent à dévaler une colline enneigée. Le froid les fouetta au visage, le poudrolement du givre brouilla la vue et, au moment le plus exaltant de la descente, le jeune homme assis à l'arrière chuchota : « Je vous aime, Nadenka. » Mêlé au sifflement du vent, au crissement sonore des patins, ce murmure fut à peine audible. Un aveu ? Le souffle de la bourrasque ? Haletants, le cœur à vif, ils remontèrent le talus, s'élancèrent dans une nouvelle glissade et le chuchotement, plus discret, redit cet amour vite emporté par la tourmente blanche. Je vous aime, Nadenka...

« Sacré Tchékhov ! De son temps, on pouvait encore écrire ça. » Choutov revoit la scène : un froid grisant, ces deux amoureux timides... Aujourd'hui, on crierait au mélo, on se gausserait de ces « bons sentiments ». Terriblement démodé. Et pourtant ça marche ! Il le juge en écrivain. Oui, la patte de Tchékhov est là : cet art de sauver, mine de rien, un sujet qu'un autre aurait noyé

sous l'eau de rose. Ce « je vous aime, Nadenka » voilé d'un tourbillon de neige, ça marche.

Il sourit avec aigreur, habitué à se méfier de ses enthousiasmes. « Ça marche grâce à cette bouteille de whisky », se dit-il et il remplit son verre. Et aussi grâce à sa solitude dans un appartement où vit désormais une absente, cette jeune Léa qui viendra demain pour récupérer ses affaires, un amas de cartons à côté de la porte. Une pierre tombale au-dessus d'un espoir d'amour.

Il se secoue, craignant la complaisance chagrine qui l'a poursuivi pendant des mois. La solitude ? Joli cliché ! Paris est une ville de solitaires... quand on n'est pas Hemingway en pleine bamboche des années vingt. Non, la petite mécanique tchékhovienne fonctionne car il y a, dans son récit, ce vol plané à travers le temps : les deux amoureux se séparent, s'embourgeoisent, font des enfants puis, vingt ans après, se retrouvent dans le même parc et, en riant, montent dans une luge. Et tout se répète : le souffle neigeux, la joyeuse panique des virages, les cris stridents des patins... Au plus fort de la course, la femme entend : « Je vous aime, Nadenka... », mais ce murmure n'est plus qu'une lointaine musique qui protège le secret de sa jeunesse amoureuse.

Eh oui, très simple et pourtant si juste, si prégnant ! Ils pouvaient encore écrire comme ça en ce bon vieux temps. Sans Freud, sans post-modernisme, sans sexe à tout bout de phrase. Et sans se soucier de ce qu'en dira

un petit crétin gominé dans une émission de télé. Voilà pourquoi cela tient encore la route. De nos jours, il faut écrire autrement...

Choutov se lève, titube, se penche sur les affaires de Léa, attrape un livre, l'ouvre au hasard, pousse un rire mauvais. « ... Ce n'est pas le parfum de rose mais les salives qui, avec l'armée des microbes, passent de la bouche de la maîtresse à celle de son amant, de l'amant à son épouse, de l'épouse à son bébé, du bébé à sa tante, de la tante, serveuse dans un restaurant, à son client dans la soupe duquel elle a craché, du client à son épouse, de l'épouse à son amant et de là à d'autres bouches si bien que chacun de nous est immergé dans une mer de salives qui se mélangent et font de nous une seule communauté de salives, une seule humanité humide et unie. »

Répugnant... En fait, tout un credo. Formulé par un écrivain que Léa idolâtre et en qui Choutov voit un boudeur prétentieux. Tchekhov est bien loin. À présent, un héros doit être névrosé, cynique, pressé d'étaler devant nous ses miasmes. Car son malheur vient de sa mère qui le tient en laisse même quand, grandi, il fait l'amour. Ainsi parlait l'idole de Léa.

« Si j'avais connu ma mère, pense Choutov, j'aurais parlé d'elle dans mes livres. » L'idée ressuscite en lui le souvenir le plus ancien de sa vie : un enfant voit une porte se refermer, il ne sait pas qui vient de partir mais

il devine que c'est quelqu'un qu'il aime de tout son minuscule être encore muet.

Derrière la vitre, une nuit de mai, l'empilement fantaisiste des vieilles façades sur la pente de Ménilmontant. Que de fois il a voulu parler à Léa de ces toits sous la lune ! Comme sous la neige. Il n'a pas trouvé une image qui ferait de ce blanc sommeillant une évidence poétique. Des toits nacrés par la lune ? Non, ce n'est pas ça. D'ailleurs, à quoi bon chercher une belle épithète ? Léa est partie et ce « colombier » (elle appelait ainsi ce grenier aménagé) s'est transformé en un logement biscornu que les agences immobilières annoncent par la formule ambiguë de « produit atypique ». Le visage de Choutov s'étire dans une grimace. « C'est ce qu'on pense sans doute de moi. Atypique... »

Quoique... Il est le type même de l'homme plaqué par une jeune femme qui a l'âge d'être sa fille. Une histoire pour un petit roman à la française, cent pages de coucheries et de déprimés parisiennes. Tout ce que son amour mériterait.

Il s'accroupit dans le coin où les affaires de Léa sont entassées. « Non, tu n'es pas un raté, lui a-t-elle dit un jour. Tu n'es même pas un aigri comme ces écrivains de l'Europe de l'Est. Oui, Cioran entre autres. Tu es juste malheureux. Comme... quelqu'un qui... (elle cherchait le mot et lui était fou de reconnaissance : elle m'a

compris, je ne suis pas un raté professionnel!), oui, tu es comme un obus qui n'a pas explosé et qui garde sa force détonante en lui. Tu es une déflagration qui n'arrive pas à se faire entendre!»

De toute sa vie, personne ne lui avait parlé ainsi. Il fallait avoir vécu jusqu'à cinquante ans, avoir beaucoup lu et étudié, avoir connu la misère et des succès fugaces, avoir même fait la guerre et approché la mort, avant qu'une jeune Française lui explique ce que les autres prenaient pour une vie gâchée. « Une déflagration qui n'arrive pas à se faire entendre... » En fait, c'est le sort commun de tous les vrais artistes. Très intelligente, cette fille, cette bonne Léa. « Ma Léa... »

Par ailleurs, une garce qui a profité de ce « colombier » tant qu'elle n'avait pas où se loger et qui maintenant s'en va, car elle s'est déniché un « Jules » qui va l'héberger. Une jeune « nana » lancée à la conquête de Paris et qui laisse croupir ce vieux fou de Choutov obsédé par la recherche d'un adjectif pour le blanc lunaire des toits.

« Je vous aime, Nadenka... » Il se reverse du whisky, boit avec le rictus de celui qui a percé l'universelle souillure de la nature humaine mais aussitôt, dans un réflexe d'écrivain, s'observe et trouve sa posture fautive et exagérée, non, ce n'est pas la peine de faire son petit Cioran. Devant qui d'ailleurs? Libéré du masque de dégoût, son visage s'amollit, ses yeux se voilent. « Je vous aime, Nadenka... » Si ce récit marche encore, se dit Choutov,

c'est parce que moi aussi j'ai vécu un amour pareil. Il y a... oui, il y a plus de trente ans.

Sauf que cela se passait non pas en hiver, mais sous l'or transparent de l'automne. Le début de ses études à Leningrad et cette ombre féminine dans les allées parfumées à l'amertume des feuilles mortes. Une jeune fille dont il ne reste aujourd'hui qu'une fragile silhouette, un reflet de voix...

Le téléphone sonne. Choutov se débat sur le canapé enfoncé, se redresse – un marin ivre sur le pont d'un bateau. L'espoir d'entendre Léa le dégrise. Sa pensée affolée imagine une combinaison d'excuses, de marches arrière qui rendraient leurs retrouvailles possibles. Il décroche, écoute une sonnerie continue et, derrière le mur, un timbre masculin, ample : son voisin, un étudiant australien, que ses amis aux antipodes appellent souvent la nuit. Depuis le départ de Léa, Choutov a une ouïe en état d'alerte (le téléphone, les pas dans l'escalier) et son grenier est peu insonorisé. Le voisin rit avec une candeur franche et saine. Être un jeune Australien aux belles dents blanches et vivre sous les toits de Paris. Le rêve!

Avant de replonger dans le creux du canapé, il fait un détour par l'endroit où sont rangés les cartons de Léa. Il y a aussi un sac avec ses vêtements. Ce chemisier de soie qu'il lui a offert... Un jour, ils se sont baignés dans la mer, du côté de Cassis, elle s'est rhabillée et, d'un mouvement

brusque, a rejeté ses cheveux pour nouer un chignon, ses boucles mouillées ont marqué sur la soie un manuscrit d'arabesques... Il n'a rien oublié, l'idiot. Et ces souvenirs lui arrachent les tripes. Non, plutôt les paupières (noter ça : la douleur vous arrache les paupières et empêche de ne plus voir la femme qui vous a quitté).

Au diable, ces paupières ! Toujours sa manie scribouillarde. La leçon est bien plus simple : une jeune femme qui rompt avec un homme vieillissant ne devrait jamais le laisser vivant. Voilà la vérité ! Léa aurait dû le poignarder, l'empoisonner, le pousser de ce vieux pont de pierre dans un village alpin qu'ils ont un jour visité. Ça aurait été moins inhumain que ce qu'elle a fait. Moins torturant que la douceur lisse de cette soie. Oui, elle aurait dû le tuer.

Du reste, c'est un peu ce qui s'est passé.

Choutov se rappelle très bien le moment exact de cette mise à mort.

Ils se disputaient souvent mais avec la violence théâtrale des amants, conscients que les tirades les plus âpres s'effacent dès le premier gémissement de plaisir. Choutov se déchaînait contre la misère de la littérature actuelle. Léa lui opposait un escadron de « classiques vivants ». Il tempêtait contre les écrivains castrés par le politiquement correct. Elle citait une phrase « géniale » (oui, entre autres, un fils que sa mère tient, mentalement, en

laisse pendant qu'il fait l'amour à une femme). Ils se haïssaient et, une demi-heure après, s'aimaient et l'essentiel était ce reflet du couchant qui, venant à travers la lucarne, vernissait la peau de Léa et soulignait une longue cicatrice sur l'épaule de Choutov.

Longtemps, il préféra rester aveugle. Le ton de leurs disputes changea : Léa devenant moins combative, lui plus virulent. Il sentit une menace dans cette indifférence et, à présent, il était seul à vitupérer. Surtout le soir où il reçut un de ses manuscrits, refusé. C'est alors qu'en hésitant entre les mots, elle dit qu'il ressemblait à une déflagration incapable de se faire entendre... Après leur rupture, Choutov comprendrait que c'était, chez elle, le tout dernier afflux de tendresse.

Le démontage commença (sous les fenêtres de son grenier, les ouvriers enlevaient des échafaudages : encore un rapprochement stupide, manie d'écrivain) et leur union se défit aussi, étage par étage. Léa venait de plus en plus rarement au « colombier », expliquait de moins en moins ses absences, bâillait et le laissait s'époumoner.

« La redoutable puissance de la femme qui n'aime plus », pensait Choutov et il s'examinait dans le miroir, tâtait les pattes-d'oie autour de ses yeux, se promettait d'être plus conciliant, de ruser un peu avec ses convictions, de ménager les « classiques vivants »... Et recommençait à crier, à clamer le feu sacré des poètes. En somme, à se montrer insupportable. Car il aimait.

Le meurtre eut lieu dans un café. Pendant une dizaine de minutes, Choutov s'efforça d'être « gentil », comme disent les Français, puis n'y tenant plus, explosa (« une déflagration ! » se moquerait-il plus tard). Tout y passa : les magouilles du milieu littéraire, les écrivains larbins qui flattent l'ego des beaufs et des bobos, et Léa elle-même (« En fait, tu es une “collabobo” de cette petite élite pourrie ! »), et ce journal dépassant de son sac (« Vas-y, lèche les bottes à cette gauche “œufs de lompe”, ils t'accepteront peut-être comme pigiste dans leur *Pravda de Paris* »)... Il se sentait ridicule et savait qu'il fallait demander juste une chose : m'aimes-tu encore ou non ? Mais il avait peur de la réponse et s'accrochait au souvenir de leurs disputes d'autrefois qui se noyaient, amoureusement, dans une étreinte.

Léa réussit, au début, à faire passer la scène, auprès des clients du café, pour une prise de bec certes vive mais amicale. Puis vint le moment où la violence du ton ne trompa plus personne : un monsieur d'un certain âge « engueulait » sa petite amie, du reste trop jeune pour lui. Léa se sentit piégée. Se lever et partir ? Mais elle avait encore « pas mal de trucs » à récupérer dans le grenier de ce fou qui pouvait tout balancer dans la rue. Choutov ne saurait jamais si elle avait formulé de telles pensées. Le visage de Léa se durcit. Et avec une mine d'ennui, elle porta le coup là où elle le savait sans défense.

« À propos, j'ai appris ce que ton nom de famille veut dire en russe... », annonça-t-elle en profitant de l'énième café qu'il avalait en grimaçant.

Choutov feignit la surprise mais ses traits prirent une expression fuyante, presque fautive. Il bafouilla : « Tu sais, il y a plusieurs étymologies possibles... »

Léa émit un bref ricanement, une coulée de fines brisures de verre. « Non, ton nom n'a qu'une signification... » Elle fit durer l'attente puis, d'une voix ferme et dédaigneuse, lâcha :

« *Chout* veut dire "clown". Oui, un bouffon, quoi. »

Elle se leva et, sans se presser tant elle était sûre de l'effet de ses paroles, alla vers la sortie. Sonné, Choutov la regarda s'éloigner suivie des coups d'œil amusés des clients, puis bondit, courut vers la porte et c'est au milieu des passants qu'il hurla d'une voix dont le ton écorché l'étonna lui-même : « *Chout* veut dire un clown triste ! Retiens ça ! Et ce clown triste t'aimait... »

Le bout de la phrase s'effaça, assourdi, dans une toux. « Comme le chuchotement du jeune amoureux chez Tchekhov », penserait-il un soir, en regardant les derniers cartons de Léa rangés dans un coin du « colombier ».

Mais ce jour-là, revenu au café, il resta longtemps incapable de réfléchir, revoyant un enfant dans une rangée d'autres enfants, tous habillés pareil, un garçon qui avance d'un pas en entendant son nom et lance : « Présent ! », puis reprend sa place. Ils sont alignés devant le bâtiment

LA VIE D'UN HOMME INCONNU

gris de l'orphelinat et, après l'appel, ils montent dans un camion et partent travailler au milieu des champs boueux sous un grésil en larmes de glace. Pour la première fois de sa vie, l'enfant comprend que ce nom de Choutov c'est tout ce qu'il possède ici-bas, tout ce qui le rend « présent » aux yeux des autres. Un nom dont il aura toujours un peu honte (maudite étymologie!) et auquel, pourtant, il sera attaché car ce nom était porté par un petit être, encore muet, qui a vu la porte se refermer sur celle qu'il aimait le plus au monde.

En face du « colombier », un immeuble étroit, des murs délavés (« une maison qui pèle après un coup de soleil », disait Léa). La lune traverse de part en part le petit logement au dernier étage. Les ouvriers n'ont pas refermé les fenêtres et la pièce luit, tel un rêve de somnambule. Une vieille femme l'habitait autrefois, puis elle a disparu, sans doute est-elle morte, les ouvriers ont cassé les cloisons pour faire un « studio en *open space* », mode oblige, et maintenant dans ce vide veille la lune, un ivrogne aux yeux tristes l'admire en chuchotant des mots destinés à celle qui ne l'entendra jamais.

Celle qui, après avoir fait l'amour avec son « mec », dort dans leur nouvel « appart »... Tout le blesse désormais, ce jargon dans lequel il imagine s'exprimer les amis de Léa et l'idée de ce jeune corps si proche et irrémédiablement perdu. Un corps qui avait la souplesse d'une tige d'algue et qui gardait, dans leur intimité, une gaucherie touchante, désarmée. Être dépossédé de ces bras

féminins, de ces cuisses, de la respiration nocturne de Léa, cette seule pensée lui écrase le diaphragme. Une jalousie fruste, un sentiment d'amputation. Cela passera, Choutov le sait d'expérience. Un corps désiré qui se donne à un autre homme peut être oublié assez vite. Plus vite même que le regret de ne pas avoir parlé de la lune qui traverse l'appartement d'en face, de la femme qui y a séjourné, souffert, aimé. Et d'une nouvelle vie qui va remplir cette coquille blanche, installer les meubles, préparer les repas, aimer, souffrir, espérer.

Il leur arrivait, après leurs bagarres littéraires, après l'amour, d'évoquer ces évidences déroutantes des vies humaines. En ces instants, Choutov s'est toujours senti tel qu'il aurait voulu être : passionné mais détaché, charnel et en même temps conscient que, grâce à leurs paroles lentes, Léa le suivait sur une montée idéale...

Une fenêtre s'allume au troisième étage de la maison d'en face. Un jeune homme nu ouvre un réfrigérateur, sort une bouteille d'eau minérale, boit. Une jeune femme, nue elle aussi, le rejoint, l'enlace, il s'écarte, la bouche arrimée au goulot, tousse, asperge son amie, ils rient. La lumière s'éteint.

« Ça pourrait être Léa avec son copain », pense Choutov et, curieusement, la scène soulage la crampe de jalousie sous son diaphragme. « Ils sont jeunes, qu'est-ce que tu veux... »

Il s'écarte de la fenêtre, s'affale sur le canapé. Oui, son